

Chers amis,

L'Evangile de Marc que nous venons d'entendre, souligne l'importance que Jésus et donc Dieu accorde à l'union matrimoniale et sacramentelle. Il rappelle la dualité, l'égalité entre l'homme et la femme qui sont créés à l'image de Dieu. A la fin de l'évangile nous voyons Jésus accueillir des enfants qui se font rabrouer par les disciples. Jésus rappelle avec force combien les enfants, comme les autres « exclus », ont leur place dans le Royaume. Il désigne les enfants et « ceux qui leur ressemblent » comme les bénéficiaires de ce Règne. Si Jésus, le Maître, prend l'enfant pour modèle à imiter c'est dans le contexte de l'époque en raison de sa fragilité qui dépend totalement d'autrui. L'enfant est aussi le signe vivant d'une grande capacité d'écoute et de confiance que les adultes ont largement perdu ! C'est la disponibilité foncière de l'enfant qui en fait un exemple pour les croyants. Jésus l'affirme avec toute la solennité voulue avant de les bénir. Par cette bénédiction Jésus pose un acte d'amour, de protection vis-à-vis des petits. Il le fait pour enseigner à ses disciples leur devoir de protéger les plus petits, les plus fragiles.

Ce dimanche, les évêques de France nous demandent de prier pour les mineurs victimes d'abus sexuels dans l'Eglise. Mardi prochain 5 octobre, M. Jean Marc Sauvé président de la commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Eglise, remettra publiquement aux évêques de France et aux supérieurs des congrégations religieuses le rapport que l'Eglise de France lui a commandé il y a 2 ans 1/2. Ce rapport va présenter un tableau de ces faits terribles de pédophilie, analyser la manière dont l'Eglise les a traités et faire des recommandations. Depuis 2018, les évêques se sont mis à l'écoute des personnes victimes et ont pris en mars dernier toute une série de décisions supplémentaires qu'ils ont présentées à tous les fidèles, sans langue de buis et sans complaisance, dans une lettre aux catholiques de France. Nous sommes engagés dans la mise en œuvre de ces mesures nouvelles pour faire de l'Eglise une maison plus sûre.

Chaque diocèse de France a mis en place des cellules d'écoutes pour les victimes. J'y ai été appelé en raison de mon passé d'enquêteur et de mon expérience professionnelle. Avec l'évêque, nous sommes 6 membres dont deux experts judiciaires (psychologue et psychiatre), un médecin pénitentiaire et le vicaire général. Je peux témoigner de la prise de conscience opérée dans l'Eglise et la volonté de prendre en compte la parole des plus fragiles, de contribuer à la libérer afin de protéger ceux qui nous sont confiés.

La publication du rapport de la commission va être une épreuve et un moment rude et grave. Nous allons recevoir et étudier les conclusions pour adapter nos actions. Notre évêque nous tiendra informé car cette lutte contre la pédophilie nous concerne tous. C'est dans une attitude de vérité et de compassion que chacun d'entre nous est invité par Mgr Feillet à recevoir le

contenu de ce rapport. Mais avant tout, nos pensées, notre soutien et nos prières vont continuer d'aller vers toutes les personnes qui ont été abusées au sein de l'Eglise.

Que le Seigneur de justice et de miséricorde nous conduise sur le chemin d'une vie nouvelle, demande Mgr Feillet.

Nous sommes comme une famille qui vient d'apprendre les crimes commis par un de ses membres sur ses enfants. Nous sommes sidérés, abasourdis, pétrifiés, transis, peut-être même incrédules, nous avons honte. La vérité ne sera pas cachée, mais elle est terrible à entendre non pas en raison du nombre d'auteurs, mais surtout du nombre de victimes. Il est possible que cette révélation publique réveille et révèle d'autres victimes jusqu'ici restées silencieuses. Aussi, j'ai pensé qu'il était nécessaire de vous partager des extraits de l'entretien d'une victime, paru dans la revue Etude de ce mois d'octobre, afin de nous aider à comprendre le traumatisme subi et malgré tout de l'espérance qui s'en dégage. La gravité des faits mérite de prendre ce temps. Nous le devons aux victimes !

Patrick C Goujon, prêtre Jésuite, théologien publie ce mois-ci un ouvrage « Prière de ne pas abuser » (Seuil) dans lequel il raconte le travail de reconnaissance des abus sexuels qu'il a subis durant l'enfance et qui furent commis par un prêtre de son diocèse. Il avait 11, 12 ans. Dans cette relecture saisissante où s'éclairent les mécanismes du déni et de la perversion, s'ouvre une voie de réconciliation entre l'enfant, l'adulte et le religieux qu'il est devenu.

Il explique que ce qui l'a poussé à écrire fut « *la conviction qu'on avait quand même peu idée dans la société et en particulier dans l'Eglise, non pas tant de la gravité de ce qui arrive à un enfant quand il subit des abus sexuels, mais de la gravité de ce qui arrive à un adulte quand il a subi enfant des agressions sexuelles. C'est un autre plan, dit-il que moi-même je découvrais en le vivant, et qui était pour moi une manière de répondre à des accusations ou à des minimisations qu'on entend en particulier dans l'Eglise, jetant l'opprobre sur ces victimes quand on se demande pourquoi elles ne parlent que trente ou quarante ans après les faits. Elles ne parlent que maintenant parce que, précisément, les séquelles s'intensifient avec l'âge.* » Il ajoute : « *j'ai vraiment eu très vite beaucoup de sympathie, d'admiration pour les victimes qui osaient témoigner, même si cela prenait parfois des formes provocatrices. Mais on ne peut exiger des victimes que tout soit fait selon les règles de la bienséance bourgeoise. Je trouvais très courageux cette prise de parole collective relayée, critiquée aussi beaucoup, dans l'Eglise. Jamais pendant toute cette période qui a précédé ma reconnaissance, ça n'avait éveillé des soupçons en moi. Certes, je soutenais cette quête de la vérité. Quand j'ai reconnu ce qu'il m'était arrivé, j'ai pris beaucoup de temps - presque un an - avant d'écrire à l'évêque du diocèse et de porter plainte. [...] Après avoir écrit à l'évêque puis au procureur, j'ai cru que je serai sorti d'affaire. Ce n'est pas ce qui s'est produit. Il y a eu plus de 2 ans d'un incroyable tumulte intérieur, de labourage, de destruction et, heureusement, ce fut l'émergence d'une nouvelle manière de me situer par rapport aux autres et par rapport à ma propre histoire et vis-à-vis de Dieu. [...] Adolescent, je me suis longuement interrogé sur l'existence de Dieu, sur la question du mal (sans faire le lien avec ce qu'il m'était arrivé).*

*J'ai voulu prendre le temps de réfléchir, j'ai lu, j'étais sensible aux critiques qu'on adressait à la religion et à l'Eglise. Puis je me suis plongé dans les évangiles, j'ai lu la Bible et j'ai découvert que Jésus était un libérateur avant toute chose.*

*Pour moi, avant même que d'être un guérisseur, Jésus est un libérateur, c'est un homme qui libère socialement et spirituellement, qui ne se laisse pas prendre par le jeu des autorités civiles, et qui témoigne de ce Dieu de l'Exode qui dit à Moïse : j'ai vu la misère de mon peuple. » Et Dieu s'est penché : ce n'est pas le Dieu de l'Olympe, c'est le Dieu de l'en-bas, c'est le Dieu de la terre, le Dieu qui tombe dans la glaise. Ce n'est pas un Dieu qui fait qu'on est épargné dans notre vie. Ce Dieu-là m'a saisi physiquement, aux tripes. [...]*

*Le statut de prêtre ne m'a jamais attiré en tant que tel. Ce qui m'a attiré chez les prêtres, c'étaient les prédications. A cette même époque où j'ai été abusé, les deux prêtres de la paroisse, le curé et son vicaire, étaient des hommes remarquables et des prédicateurs inouïs. Un des deux quand il prêchait, était tellement emporté par ce qu'il disait que les papiers sur lesquels il avait préparé son homélie volaient. Moi, ce que j'entendais, c'était la force de cette parole de Dieu, une force percutante pour aujourd'hui, si elle est relayée. La prédication a joué comme attrait, et puis ce qu'on appelle la conversation spirituelle, mais qui pour moi, fut d'abord d'entrer en conversation avec des camarades de classe, avec des adultes.*

*[...] Je peux dire que le fait d'avoir été abusé sexuellement a fait que j'ai trouvé dans le célibat un refuge. Ce n'est pas l'unique raison, mais je ne peux pas faire comme si ce n'était pas une raison. Une raison inconsciente. Ma peur d'aimer et d'être aimé fut, je crois, la peur d'être touché. [...] Je pense que, de toute façon, la sexualité est un lieu de douleur pour tous – elle ne se résume pas au plaisir, comme on veut le croire – et, pour moi, elle est un lieu de peur. Je ne sais qui je suis du point de vue de la sexualité, mais s'il y a au moins une chose dont je suis maintenant persuadé, c'est que le Christ m'a appelé pour annoncer sa Parole, et que la forme dans laquelle je le vis de manière heureuse, en étant soutenu, c'est en étant prêtre de la compagnie de Jésus. Cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute.*

*[...] Il n'y a qu'un amour. On ne peut le saisir et on découvre qu'on est toujours en deçà de l'amour, qu'on a toujours à s'ajuster à sa compagne ou à son compagnon comme à Dieu, comme au Christ. Un religieux, un prêtre, le plus fidèle des chrétiens, le plus amoureux des hommes, personne ne peut dire « je t'aime » en vérité. On le dit en vérité mais, au moment où on le dit, c'est toujours en fait une promesse. Je sais bien que ni Dieu ni le Christ, ni mon prochain, je ne l'aime parfaitement. Il y a toujours un risque d'emprise, de violence, de jalousie, etc. Mais il n'y a rien de désespérant la dedans, puisque l'amour est de l'ordre de la promesse.*

*[...] Je suis dans l'impuissance à pardonner, mais ce n'est pas négatif. J'ai assisté une fois à une conversation entre intellectuels chrétiens – c'est-à-dire à des personnes formées, solides, réfléchies – à propos des abus et l'une d'elles disait que les victimes qui se prétendent chrétiennes ne devraient pas porter plainte, dès lors que, dans le christianisme, on était appelé à pardonner. C'est confondre pardon et justice. Il n'y a pas de pardon non plus sans que le coupable ait reconnu son péché. Tant que ces étapes sont court-circuitées, les victimes sont dans l'incapacité de pardonner.*

*En ce qui me concerne, le prêtre qui m'a agressé et qui a reconnu les faits, n'a fait aucune demande de pardon, ni d'ailleurs le diocèse. Devais-je écrire à cet homme pour lui dire que je lui pardonnais ? Ce serait une espèce de condescendance qui ressemble davantage à ue*

*demande de pardon. Une victime qui pardonne, c'est une victime que le coupable vient trouver. Je prie pour que cet homme demande pardon. Je pense vraiment que le pardon n'appartient qu'à Dieu. Matthieu le raconte dans son évangile : Jésus donne aux hommes – et pas aux prêtres – la possibilité de pardonner, mais c'est un don de Dieu (Mt 9 1-8). Pourquoi est-ce un don de Dieu ? Parce que le pardon vient là où la vie a été détruite. Personnellement, je ne me sens pas en capacité de faire surgir la vie de la mort. Je sais qu'en priant Dieu, Dieu peut rendre la vie là où la mort a fait son œuvre, mais je ne peux pas le faire moi-même. Le pardon n'est pas une mesure au sens administratif du mot. C'est un excès : il s'agit vraiment de faire surgir l'eau d'une pierre du désert. Moïse en frappant le rocher de son bâton, en fait surgir de l'eau. J'en suis évidemment incapable. Mais Dieu l'accorde, si on le lui demande.*

*[...] Je m'aperçois maintenant que je suis entouré par de nombreuses personnes qui m'aiment. –C'est ce qui sauve. Telle est la perversion de l'abus. Même le mot « abus » serait à critiquer : ça laisse à supposer que si l'on s'en tenait à une certaine mesure, ce serait juste. Or c'est le geste de début jusqu'à la fin qui est pervers. Il faudrait donc parler de perversion plutôt que d'abus. Ça détruit la possibilité de croire qu'on peut être aimé. Si l'amour est le lieu où l'on se tient à la fois vulnérable et désirant de l'autre, alors la personnalité qui a rencontré un pervers croit qu'aimer c'est se laisser détruire. Le redoutable de cette histoire, c'est une négation de l'amour. »*

Comme le conclut Philippe Boissonnat dans l'éditorial du O.F de ce jour : « Le moment de cet « affrontement » douloureux mais indispensable, avec la vérité est venu. Dans l'Eglise de France comme dans notre société tout entière.

Pour ma part, l'hymne souvent chanté à la prière des heures pour l'office des Laudes le samedi matin m'est venu en tête : **« Qui donc est Dieu, que nul ne peut aimer s'il n'aime l'homme ? Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi ? Qui donc est Dieu qu'on peut si fort blesser en blessant l'homme ? Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi ?**

Amen.

27<sup>e</sup> dim. ordi. « B » 03/10/2021